La politesse dans le monde

**13 articles, apparus dans le journal « Le Monde »**

Initiez-vous au cérémonial de la courbette japonais, au "hug" américain ou au titre de "dottore" italien, avec cette série dans Le Monde, consacrée au savoir-vivre dans treize pays.

* **Israël : polis comme des cactus**
* **Colombie : l'amabilité pour compenser la violence**
* **Etats-Unis : "Hug" et bises, le ballet transatlantique**
* **Corée du Sud : le père d'abord !**
* **Autriche : l'art de lever son verre de vin**
* **Italie : quoi de neuf, dottore ?**
* **Chine : de l'art de boire cul sec**
* **Pays-Bas : sans gêne ni superflu**
* **Grèce : être en dette n'est pas grec**
* **Royaume-Uni : le stoïcisme de la file d'attente**
* **Thaïlande : distance respectueuse au pays du Sourire**
* **Californie : au pays des surfeurs, pas si cool**
* **Japon : le cérémonial de la courbette**

**Israël : polis comme des cactus**

**| 02.08.11 | 16h03  •  Mis à jour le 03.08.11 | 10h48**



**Dans un restaurant à côté de Yehuda Market, à Jérusalem.AFP/MARINA PASSOS**

L*a politesse israélienne ? C'est un oxymore ?"* La remarque émane d'une jeune femme qui a passé un an à Jérusalem : c'est court pour affirmer que les Israéliens ont, de la politesse, une conception... rustique. Le pharmacien Joël Dreyfuss, lui, vient de fêter sa trentième année dans la Ville sainte, après vingt ans à Strasbourg. L'été 2010, il est revenu en Alsace. Et dans les magasins, il a fait une sacrée expérience.

A l'israélienne, il a dit *"je veux !"* Un commerçant a refusé de le servir, avec cette leçon de politesse : *"Ici, Monsieur, on dit "bonjour", "s'il vous plaît", "merci" et "au revoir" !"* Joël Dreyfuss était abasourdi : *"Je me suis rendu compte,* explique-t-il, *à quel point j'étais devenu un barbare !"*

Contrairement à l'anglais, qui ne connaît pas le *"tu"*, l'hébreu est dépourvu de *"vous"*. Cela a des conséquences : pas de barrières sociales, pas de marques de respect, et peu de signification pour les notions de politesse ou de courtoisie. Dans les écoles, les professeurs ont abdiqué : les élèves ne disent pas bonjour, ne demandent pas la permission pour prendre la parole et se lever. Ils imitent leurs aînés : dans les magasins, la plupart des Israéliens apostrophent, bousculent, font en sorte de passer devant la personne arrivée avant eux.

Les Européennes et les juives ashkénazes (originaires d'Europe) fraîchement arrivées s'habituent : personne ne leur tiendra la porte, personne ne s'effacera pour les laisser passer, et un mari obligeant qui ouvre la portière de la voiture verra les badauds s'arrêter, un sourire ironique aux lèvres.

La voiture ! Règle numéro un : ne pas en avoir (de règles). Le reste va de soi : conduire brutalement, ne pas utiliser son clignotant, dépasser à droite, ne jamais être avare en queues de poisson... *"C'est vrai,* reconnaît ce diplomate israélien, *que notre réputation en matière de politesse n'est pas des plus flatteuses. Disons que les relations sont très directes et informelles."*

C'est un euphémisme : un Israélien qui sonne à l'improviste n'hésitera pas à entrer dans le salon, à s'asseoir dans un fauteuil, à demander à faire le tour du propriétaire, voire à s'enquérir de la valeur du logement. Invité à un mariage, il a tendance à s'incruster pour le dîner, même s'il n'est pas invité. Et il sera accompagné des enfants...

Ce rejet du formalisme (assimilé à de l'hypocrisie) est lié à l'éthique des kibboutz : les kibboutzniks sont par principe égaux, ils se livrent aux tâches les plus ingrates, et il n'est pas question de traiter quiconque en supérieur. Comme ces us et coutumes se retrouvent dans l'armée et le monde du travail, ils imprègnent les comportements.

Un dessin est resté fameux : on voit deux juifs allemands travailler la terre, en se proposant mutuellement une bêche, avec ce dialogue : " *bitte schön"*, *"danke schön"*, *"bitte schön"*, *"danke schön"*... ("s'il vous plaît", "merci", "s'il vous plaît", "merci")... Cette propension à se moquer de la politesse des "yéké", les juifs allemands arrivés en Israël dans les années 1930, perdure.

La politesse, c'est petit-bourgeois, cela n'a rien à voir avec l'esprit des pionniers. Qui plus est, Israël est un "pays en guerre" qui n'a pas de temps à perdre avec ces superficialités. Mais le tableau n'est pas si sombre. Une remarque souvent entendue : *"Les Israéliens sont chaleureux, foncièrement solidaires, ils s'entraident, se rendent service."* C'est pour cela qu'on appelle ceux nés en Israël les *"sabras"*. C'est le nom du fruit du cactus : piquant à l'extérieur, il est réputé doux à l'intérieur.

Laurent Zecchini (Jérusalem, correspondant) - Article paru dans l'édition du 03.08.11

**Colombie : l'amabilité pour compenser la violence**

**| 01.08.11 | 18h33  •  Mis à jour le 14.03.12 | 16h06**



**Une rue de Bogota, capitale de la Colombie, en janvier 2011.AFP/GUILLERMO LEGARIA**

Sur un trottoir du centre de Bogota, Luis Jairo étale sa marchandise du jour sur un petit tapis crasseux : une édition pirate du *Manuel d'urbanité et de bonnes manières*, de Manuel Antonio Carreño. L'ouvrage, qui date de 1853, fait encore recette en Colombie, un pays plus connu pour ses guérilleros et ses mafieux que pour son étiquette. *"Mes compatriotes ont la gâchette facile, mais ils sont très bien élevés"*, explique en riant Luis Jairo.

Les Latino-Américains moquent l'usage délicieusement anachronique du vouvoiement à Bogota. Le *usted* y est la règle entre frères et soeurs de bonne famille, entre vieux copains, entre parents et enfants du peuple. *Señor* et *señora* sont également d'usage courant. Traduction littérale d'une conversation entre Carmenza, femme de ménage, et son fils de 4 ans : *"Monsieur, obéissez ou je vous colle une claque"* ; réponse : *"Oui, madame."* Mais, avec l'urbanisation et la télévision, le "tu" s'est peu à peu imposé dans la capitale. Et le guichetier de la banque ou le chauffeur de taxi y tutoient désormais le client.

Les nouveaux arrivants en Colombie s'étonnent du contraste entre la violence du pays en proie à un interminable conflit armé et l'amabilité de ses habitants. Pour la psychanalyste Tania Roelens, l'une n'est pas sans rapport avec l'autre : *"Dans une société comme celle de la Colombie marquée par une histoire sanglante et de profondes inégalités, la politesse est une forme de protection contre la violence des relations sociales."* Le langage garde la trace du féodalisme de l'époque coloniale. *"A sus órdenes"* ("à vos ordres"), dit le serveur qui prend commande ou la vendeuse qui offre ses services. Dans la région du Boyaca, au nord de Bogota, les gens usent entre eux du *"su merced"* ("votre grâce"). *"La politesse en Colombie n'est pas exempte de servilité"*, souligne une diplomate vénézuélienne. Sous les civilités, les différences de classes sont toujours prégnantes. Politesse n'est pas civisme ni égalitarisme.

Les élites ont adopté les bonnes manières européennes. *"Toutes, sauf la ponctualité !"*, s'exclame Tania. En Colombie comme dans toute l'Amérique latine, il est mal vu d'arriver à l'heure à un dîner ou à une réunion de travail.

Dans les secteurs populaires, les usages de la table comptent peu, le repas n'ayant pas le rôle social qu'il a en France. La danse, en revanche, est le moment de socialisation important et donc codifié. Une fête de famille qui se respecte termine en beuverie et rumba. *"Me permettez-vous ?"*, demande celui qui veut inviter une dame à danser au cavalier (père, mari ou ami) de celle-ci. La pratique fait pester les féministes. *"Ce n'est pas du machisme, la femme peut refuser l'invitation,* juge José Araujo, 38 ans. *C'est de la courtoisie envers le mec qui va rester tout seul pendant que sa nana danse."*

José a grandi sur la côte caribéenne. C'est sa mère qui lui a appris les règles du déhanchement et celles de la bonne tenue. La plus importante d'entre elles ? *"Ne serre jamais une femme plus qu'elle ne le souhaite."*

Dernière particularité, les surnoms physiques sont ici autorisés. Dans toutes les familles nombreuses, le bébé plus foncé que ses frangins est baptisé *"Negro"* ("le Noir") et le restera toute sa vie ; le garçon potelé sera *"Gordo"* ("le Gros") jusqu'à la fin de ses jours ; sa soeur de petite taille héritera du sobriquet de *"Pulga"* ("la Puce") ou *"Enana"* ("la Naine"). Touristes, ne vous offusquez pas de vous faire appeler *"Mono"* ("le Blond"), *"Flaco* " ("le Maigre") ou *"Gringo"* !

Marie Delcas (Bogota, correspondante) - Article paru dans l'édition du 02.08.11

**Etats-Unis : "Hug" et bises, le ballet transatlantique**

**| 30.07.11 | 15h22  •  Mis à jour le 03.08.11 | 10h52**

Le "hug" ou la bise ? A la première rencontre, c'est simple. De part et d'autre de l'Atlantique, on est d'accord sur les prémices : une poignée de main suffit. Indiscutable, franche et cordiale. *"Nice to meet you.""Enchanté de faire votre connaissance."* Votre interlocuteur américain se fait répéter votre nom, au besoin épeler. Il va s'en souvenir, contrairement à vous, qui avez bien du mal à vous remémorer, cinq minutes après les présentations, qui est Bill et qui est Bob. Pas de chance, c'était Ben. Embarras profond.

A mesure qu'on fait connaissance, les complications apparaissent. Les Américains sont perturbés par la bise, qu'ils trouvent à la limite de l'indécence (sauf lorsqu'il s'agit de leur grand-mère à qui ils réservent un baiser respectueux sur la joue). Les Français ne comprennent rien au hug, cette embrassade qui rapproche les corps d'une manière qui leur paraît souvent familière, pour ne pas dire déplacée. Les incompréhensions participent d'une différence culturelle plus vaste, sur l'espace vital nécessaire à chacun.

Les chroniques américaines de voyage sont remplies d'anecdotes sur ce phénomène européen et sophistiqué qu'est "la bise" (à ne pas confondre, bien sur, avec le *French kiss*, le baiser profond et langoureux que les stars s'échangent sur les écrans).

Imaginez l'angoisse du visiteur américain quand son interlocuteur ou interlocutrice lui tend la main, la serre, mais non content(e) de s'arrêter là, la garde dans la sienne et attire le reste de son corps ? Quelle joue tendre ? La droite, la gauche ? Doit-on poser les lèvres sur la joue ? Se borner à un *air kiss*, une bise dans l'air ? L'angoisse augmente avec le nombre de baisers. Trois ? Quatre ? Les blogs d'expatriés publient des *kiss maps*, des cartes de France de la bise, avec le nombre recommandé. Certains assurent que les Français font un plus grand nombre de bises dans les régions frontalières que dans le centre du pays...

Pour les étrangers, le plus difficile à comprendre, c'est qu'embrasser n'est pas toucher. Au contraire du hug justement, l'accolade à l'américaine, embrassade autant qu'étreinte, tout aussi éprouvante pour les Français. Donne-t-on du hug à une personne du sexe opposé ? Faut-il y aller d'une petite tape dans le dos ? Le hug est un constant exercice d'équilibre. Trop près, on risque de s'écraser sur l'épaule de l'autre. Trop loin, l'accolade prend des airs de salutations de Politburo pendant la guerre froide.

Selon les experts, il convient de distinguer entre les interlocuteurs. Pour les relations éloignées, un "demi-hug" suffit (on passe un seul bras autour de l'autre). C'est aussi le hug des hommes politiques. A l'opposé, le *bear hug*, le plus chaleureux, glouton (c'est l'accolade "de l'ours"). Un rituel devenu tellement fréquent dans les couloirs des lycées que certaines écoles l'ont interdit.

Pour les Américains, le hug est un moment privilégié. En refermant l'espace qui sépare de l'autre, on réduit la place des malentendus et des désaccords. Les psychologues recommandent une ration quotidienne (au moins trois par jour). Le hug est censé réduire le taux de cortisol, l'hormone du stress. Sauf pour les étrangers, bien sûr.

**Corée du Sud : le père d'abord !**

**| 29.07.11 | 15h36  •  Mis à jour le 03.08.11 | 10h52**



**Un père et sa fille dans une rue de Cheonan, au sud de Séoul, en mars 2010.REUTERS/JO YONG HAK**

Tokyo Correspondant - Une altercation dans le métro entre un homme âgé qui demandait à un jeune affalé sur une banquette de se redresser a rappelé aux Coréens que leurs bonnes manières étaient en train de se perdre. Influencée par la stricte étiquette néoconfucianiste visant à régler les rapports entre les individus - au point que pour la Chine impériale le royaume était le "pays des rites" -, la société sud-coréenne a connu des transformations sociales profondes au fil d'une expansion économique rapide (à peine une génération) et de la démocratisation.

Bien qu'elle ait adopté des comportements occidentaux, les règles de bienséances ancestrales sont enracinées dans la psyché locale. Mais les jeunes n'en connaissent plus les arcanes : manière de se présenter, de saluer, niveaux de langue... Aussi se sont multipliées ces dernières années des écoles d'étiquette. L'éclatement de la famille traditionnelle, avec plusieurs générations sous le même toit, a rompu le lien avec les grands-parents. *"Les jeunes n'ont plus de modèles de politesse pour la vie quotidienne"*, estime Kim Jong-sok, directrice de l'Association pour l'éducation de l'étiquette, qui forme des experts en bonnes manières.

Ces écoles sont révélatrices de la confusion engendrée par le côté plus informel des rapports sociaux de type occidental, entraîné par la modernisation, dans une société qui reste très formaliste. Les jeunes entendent se comporter à l'américaine mais *"ils sentent qu'ils doivent respecter l'étiquette pour s'insérer socialement et ils prennent conscience alors qu'ils ne savent pas comment être poli à la coréenne"*, poursuit Mme Kim Jong-sok.

Occidentalisée en surface, la société sud-coréenne reste marquée par une hiérarchie sociale dépendant de l'âge et du sexe, qui oblige chacun à trouver sa position vis-à-vis d'un interlocuteur. Souvent, lors d'une première rencontre, chacun cherche à situer l'autre : la carte de visite donne certaines indications mais il reste à déterminer l'âge qui permettra d'employer le niveau de langue adéquat. Comme on ne peut pas le demander directement, on se renseigne par d'autres biais : année du diplôme universitaire, signe du zodiaque chinois, etc.

L'âge - et l'expérience supposée en être l'apanage - est un facteur déterminant dans les rapports sociaux : il confère autorité et préséance. En famille, c'est le père qui doit commencer à manger et l'on doit rester assis jusqu'à ce qu'il ait fini. Les enfants l'accompagnent à la porte lorsqu'il s'en va.

Les bonnes manières s'expriment aussi dans la manière de servir le thé et... dans la consommation de l'alcool. Comme en Chine et au Japon, on se sert mutuellement et souvent le "cul sec" s'impose. La boisson fait temporairement tomber les barrières sociales et ne pas boire nuit à la sociabilité d'un individu, peut frôler l'impolitesse. Une fois l'ivresse passée, l'étiquette reprend le dessus, mais la "parenthèse" a permis de mieux se connaître.

Les codes de politesse d'une société formaliste sont complexes mais ils tendent à s'appliquer entre personnes qui entretiennent déjà un rapport ou qui sont en train de l'établir. La politesse est souvent protocolaire et s'exprime dans un certain cercle. En revanche, l'inconnu, le quidam, tend à être ignoré. Il en va de même au Japon : il est exceptionnel, par exemple, que dans un lieu public celui qui vous précède vous tienne la porte. En revanche, dans les deux pays, il est enseigné comment fermer une porte sans bruit chez soi ou avec des invités...

Philippe Pons - Article paru dans l'édition du 30.07.11

**Autriche : l'art de lever son verre de vin
| 28.07.11 | 15h11  •  Mis à jour le 28.07.11 | 15h16**

Vienne Correspondante - C'est la minute de vérité : quand un Français s'assoit à table avec des Autrichiens, et que le vin est servi, va-t-il attendre que les autres lèvent ensemble leur verre avant d'y tremper ses lèvres ? Ce qui, en France, n'est pas considéré comme une faute de goût est perçu comme une grossièreté au pays de Mozart. La deuxième erreur consistant à croire que les Autrichiens sont pareils aux Allemands, et que la bière est leur boisson favorite.

Car si Don Giovanni, dans le célèbre opéra, invite tout son monde à une fête placée sous le signe de Bacchus (*"Fin ch'han dal vino"*, un air bizarrement connu dans la sphère germanique comme celui *"du champagne"*), cela ne signifie pas que les candidats aux plaisirs des sens sont dispensés de contrôle sur leurs pulsions. Au contraire : pour mieux partager la bonne chère, il faut s'imposer un minimum de discipline. Cette preuve d'éducation est peut-être une transposition sécularisée du rituel chrétien de la communion - de même que les Autrichiens se disent bonjour avec de sonores *Grüss Gott !* ("Salut à Dieu !"), et non avec le trop teuton *Guten Tag !*

Aujourd'hui, les Autrichiens ne fréquentent plus guère la messe dominicale, mais se rendent toujours avec une ferveur religieuse dans les Heurigen, ces établissements champêtres où, depuis un décret de l'empereur Joseph II, en 1784, les vignerons sont autorisés à vendre leur propre production, agrémentée de cochonnailles et de salades. Il s'agit de vin blanc sec que, durant les chaleurs estivales, on boit *gespritzt*, c'est-à-dire coupé d'eau pétillante. Ce qui peut passer pour un crime aux yeux des Français s'avère une boisson fort agréable - même si le gaz carbonique accentue traîtreusement les effets de l'alcool.

Mais depuis vingt-cinq ans (avec le scandale provoqué par des vignerons qui corsaient leur blanc à coups de diéthylène glycol), les vins autrichiens ont beaucoup gagné en qualité et en diversité, avec une tendance plus marquée à offrir des vins rouges. N'a-t-on pas vu naître au sein du parti social-démocrate autrichien une Toskana-Fraktion, une "fraction toscane" ? Les médias faisaient ainsi allusion à un groupe de dirigeants plus experts dans la dégustation des bons crus européens que dans le commentaire des textes de Karl Marx ou d'Otto Bauer.

Etre aussi efficaces que les Allemands, mais sans en avoir l'air, tout en pratiquant un art de vivre méridional, telle est l'une des ambitions autrichiennes depuis la bataille de Königgrätz, en 1866, où l'armée prussienne a vaincu celle des Habsbourg. Ces nuances expliquent l'obsession avec laquelle l'Autriche tient à souligner sa différence avec son voisin du nord, notamment dans le domaine culinaire.

Gardez-vous de réduire la cuisine autrichienne - enrichie des apports des provinces de l'ancien empire, de la Pologne à la Vénétie, mais raffinée par l'existence, pendant des siècles, d'une cour centralisée à Vienne - aux escalopes panées et aux strudels ! L'affaire est si capitale que l'Autriche, durant ses négociations d'adhésion à l'Union européenne, a obtenu le droit de conserver son vocabulaire pour certains produits alimentaires. Le fromage blanc est resté *Topfen*, au lieu de l'allemand *Quark*, la confiture s'appelle *Marmelade* (et non *Konfitüre*), les abricots sont des *Marillen*, et la pomme de terre *Erdäpfel*, surtout pas *Kartoffel*. Il faut s'en souvenir, à l'heure d'étudier la carte du restaurant, avant de lever, de concert avec les autres convives, son verre de vin.

Joëlle Stoltz - Article paru dans l'édition du 29.07.11

**Italie : quoi de neuf, dottore ?
| 27.07.11 | 15h46  •  Mis à jour le 29.07.11 | 10h42**

Rome Correspondant - La première fois, surpris, on se retourne pour voir si quelqu'un derrière soi ne mériterait pas mieux l'honneur de ce titre ; la seconde, on tente d'expliquer qu'on ne possède aucun diplôme universitaire qui le justifie ; la troisième fois, on y prend goût. Pour avoir droit à se faire appeler *"dottore"* en Italie, il faut avoir obtenu une *laurea*, un diplôme sanctionnant quatre années d'études après la *maturità* (baccalauréat). A défaut, le port de la cravate (pour les hommes) et d'une serviette en cuir fera de vous un très acceptable *dottore* aux yeux d'un chauffeur de taxi ou d'un barman, par exemple.

République récente (1948), l'Italie raffole des titres. Aux côtés des princes et marquis de l'ancien régime sont apparues une kyrielle de distinctions sanctionnant le niveau d'études ou la profession : *dottore* ou son équivalent féminin, *dottoressa*, *perito* pour les diplômés en chimie ou en génie naval, *avvocato* ("avocat"), *professore* ("professeur"), *maestro* ("maître d'école" ou "artiste"), *geometro* ("conducteur de travaux"), *ingegnere* ("ingénieur"), *architetto* ("architecte"), etc. Les députés ont aussi leur titre : *onorevole* ("honorable"), même s'ils ne le sont pas toujours...

Cet usage est si répandu que certains titres suffisent à identifier celui qui le porte. Ainsi celui de *Cavaliere* ("chevalier du travail", accordé par le président de la République) suffit à identifier Silvio Berlusconi, qui vient d'être condamné à verser 560 millions d'euros dans l'affaire Mondadori. Son rival, Carlo De Benedetti, est l'*Ingegnere*. Gianni Agnelli a été sa vie entière l'*Avvocato*, quand bien même il n'a jamais exercé. Enfin, on pouvait s'adresser à Enzo Ferrari, le fondateur de l'entreprise, en l'appelant *Commendatore* ("commandeur").

A chacune de ces distinctions est associée une formule de politesse particulière, du moins à l'écrit. Un *dottore* peut ainsi devenir *egregio* ("remarquable"), *pregiato* ("estimé") ou encore *spettabile* ("estimé"), quand un simple *signor* ("monsieur") est qualifié de *gentile* ("gentil"). Carrément cire-pompes, il convient de s'adresser à un recteur en faisant précéder son nom de *magnifico* ("magnifique"). A tous ces adjectifs déjà laudatifs on peut également ajouter le suffixe *"issimo"* qui amplifiera encore la portée de vos bons sentiments ou de votre intérêt. *"Cet usage des titres académiques qui n'est pas propre à la Péninsule est une survivance d'une époque où les Italiens diplômés de l'enseignement supérieur étaient rares,* explique Antimo Farro, professeur de sociologie à l'université de Rome. *Aujourd'hui, le prestige qui y est attaché est moins important. Mais cela reste une manière de gratifier ou de flatter son interlocuteur."*

Dans son blog Andiamo, Eve Mongin, une Française impertinente et observatrice installée à Pérouse (Ombrie), remarque que l'usage des titres a du mal à se décliner au féminin : *"Dommage,* écrit-elle, *qu'un avocat de sexe féminin comme votre humble servitrice* (sic) *se fasse appeler* dottoressa *ou* signora *par certains clients, alors que le stagiaire mâle qui l'accompagne se voit qualifié, lui, d'*avvocato*."*

Il ne faut toutefois pas imaginer la société italienne cloisonnée entre les diplômés et les non-diplômés, où les uns seraient vassalisés par les autres. Ce chauffeur de taxi ou ce barman romains qui vous donnent du *dottore* long comme le bras en espérant un pourboire à la mesure de leur flagornerie peuvent tout aussi bien se mettre à vous tutoyer au bout de quelques kilomètres, pour peu que la conversation devienne légère et plaisante. Comme si tout cela n'était qu'un immense jeu de rôles.

Philippe Ridet - Article paru dans l'édition du 28.07.11

**Chine : de l'art de boire cul sec**

**| 26.07.11 | 15h16  •  Mis à jour le 03.08.11 | 10h53**



**Le président sud-coréen Lee Myung-bak (au centre) avec les premiers ministres chinois Wen Jiabao (à gauche) et japonais Yukio Hatoyama (à droite) lors d'un banquet en Corée du Sud en mai 2010.AFP/AHN YOUNG-JOON**

Shanghaï Correspondance - Pas un banquet chinois ne débutera sans son cri de guerre : *"Ganbei !"* Si le "cul sec" semble d'apparence instinctif, il répond pourtant à un protocole rigoureux en Chine. L'invité d'un dîner d'affaires devra finir son verre sans tergiverser s'il entend ne pas froisser son hôte.

La bienséance veut que les "cul sec" se fassent dans un premier temps avec l'ensemble du groupe, et toujours en l'honneur de quelque chose. Puis viennent les *ganbei* individuels, ceux qui auront raison du buveur lorsque la tablée est grande. Les invités sont mis au défi par chacun des convives, selon un ordre hiérarchique, avant de rendre la pareille.

*"Il faut se lever, au moins pour les patrons, et dire un petit mot adapté à chacun"*, explique Geoffroy d'Humières, un Français vivant depuis huit ans en Chine, où il gère une société de vente de matériel de contrôle de qualité des céréales.

Selon lui, le buveur devra prendre soin de faire taper son verre sur la partie inférieure de celui de son complice, par déférence, sauf si l'autre lui est explicitement inférieur : *"De sorte que le regard se fixe davantage sur le verre, en général bien plein, plutôt que sur les yeux du convive."*

*"Par l'acte du* ganbei*, l'individu fait preuve de sa sincérité. Ne pas finir son verre peut donc être perçu comme un manque de franchise, et refuser catégoriquement de trinquer est un affront"*, analyse Li Jiashan, qui enseigne la politesse aux étudiants de l'Institut des langues étrangères de Pékin. Le buveur pourra retourner ensuite son verre afin d'assurer qu'il ne reste pas la moindre goutte, et montrer ainsi à son interlocuteur qu'il n'a rien à cacher.

Le défi réside dans la quantité : faut-il sortir d'un banquet chinois saoul ? L'état d'ébriété sera souvent interprété comme un signe d'ouverture à son hôte. L'invité enivré ayant jeté le masque de la rigueur, il s'est mis à découvert.

Geoffroy d'Humières se souvient ainsi avoir été reçu avec la plus grande amitié dans le bureau du directeur d'une entreprise cliente - qui pourtant avait fort à faire - simplement parce qu'il avait longuement bu avec lui la veille. *"Un commercial qui ne boit pas, cela fait sourire"*, constate-t-il.

Tout est pourtant question d'évaluation du milieu car, en haute société, l'intéressé s'expose au risque de passer pour un ivrogne malappris. Celui qui était venu s'attabler pour affaires est par ailleurs susceptible de compromettre son propre intérêt. Dans l'incertitude, l'ignorant pragmatique calera sa "descente" sur celle de la personne la plus importante de la pièce.

A noter qu'une femme pourra être excusée plus aisément qu'un homme. Quelques échappatoires : préférer, si l'hôte le tolère, la bière au baijiu, l'alcool blanc traditionnel supérieur à cinquante degrés.

Il est possible d'invoquer la nécessité de conduire sobre. Mais si l'argument fait écho dans les villes développées, où les contrôles sont plus fréquents et où la prévention émerge, il risque d'être plus difficilement entendu ailleurs.

Une alternative originale consiste à venir accompagné d'un substitut rompu à la boisson, qui pourra être introduit par une formule telle que "je suis malade mais mon associé boira à ma place". A charge pour lui de préciser à chaque *ganbei* qu'il agit en qualité de représentant.

Harold Thibault - Article paru dans l'édition du 27.07.11

**Pays-Bas : sans gêne ni superflu**

**| 25.07.11 | 15h14  •  Mis à jour le 03.08.11 | 10h54**



**Des drapeaux néerlandais près d'Amsterdam en mai 2010. AFP/ROBIN UTRECHT**

Benelux Correspondant - Historien des Pays-Bas, l'Allemand Christoph Driessen n'en est pas revenu : *"Il n'y a pas d'autre pays où une amie que vous avez invitée à votre anniversaire vous téléphone pour vous dire qu'elle n'a pas envie de venir à votre fête parce qu'elle préfère aller se promener dans les dunes..."* Une forme de politesse particulière, ou bien l'expression d'un comportement très "direct" auxquels les étrangers vivant aux Pays-Bas ne s'habituent jamais ? Les autochtones préfèrent la première version, les non-Néerlandais la seconde...

Les finesses à l'anglaise vues comme des manipulations, les incompréhensibles conventions allemandes régissant notamment l'usage du "vous" et du "tu", la discrétion belge qui bannit l'exubérance : tout cela est étranger à la culture néerlandaise. Les Français sont, eux, perçus comme distants et trop polis, donc *"arrogants"*.

C'est dans l'histoire du royaume, et singulièrement dans le calvinisme, que l'on trouverait les racines de ce comportement singulier : *"Le calviniste se préoccupe de l'essence des choses, de ce qui est vraiment important. Tout le reste n'est que du superflu. C'est pour cela qu'aux Pays-Bas, la politesse est vite perçue comme de l'hypocrisie"*, écrit M. Driessen.

On raconte qu'au XVIIe siècle, Johan de Witt - grand-pensionnaire et à la tête, durant deux décennies, du gouvernement de Hollande quand cette puissance rivalisait avec la France et l'Angleterre - fut trahi par son secrétaire. Il livra à ses ennemis des documents secrets. Pour une seule raison : de Witt l'avait obligé à être poli et à retirer son chapeau devant lui, ce que l'homme perçut comme *"une insulte mortelle"*.

Aux Pays-Bas d'aujourd'hui, le contact avec l'homme de la rue est franc, rude et, souvent, ne s'embarrasse pas du bon usage. Les distances sont rapidement abolies, soit parce que votre interlocuteur entend passer au plus vite à autre chose, soit parce qu'il juge, tape sur l'épaule à la clé, que vous êtes entré dans le cercle de ses proches. La langue néerlandaise, où la distinction entre le "tu" (jij, je) et le "vous" (U) est floue, influe sans doute sur ce comportement dans un pays où, en outre, la règle est de parler haut et fort. L'un des slogans favoris du populiste Pim Fortuyn fut d'ailleurs "Je dis ce que je veux". Une provocation - souvent imitée depuis - dans le milieu politique qui est peut-être le seul où la politesse reste codifiée.

A la Deuxième Chambre de La Haye, par exemple, les échanges entre les députés sont soumis à des conventions précises. Pour prendre la parole, ils sont debout, souvent à plusieurs, devant le président qui leur donne la parole à tour de rôle afin qu'ils puissent interpeller un ministre ou échanger entre eux aussi longtemps qu'il le faut. Ni diatribes, ni chahut, ni insultes : tout passe par le président qui interrompt et relance chacun à sa guise.

Celui qui se rend occasionnellement aux Pays-Bas gardera, lui, l'impression de rapports humains brutaux. En mai, une adjointe au maire d'Amsterdam a plaidé pour une campagne intitulée "Pas de citoyenneté sans politesse". Elle a surtout créé la polémique : parce qu'elle est chargée du portefeuille de la diversité, son appel a été interprété comme un appui à la notion de société multiculturelle. Et a suscité, dès lors, des commentaires très impolis chez certains...

Jean-Pierre Stroobants - Article paru dans l'édition du 26.07.11

**Grèce : être en dette n'est pas grec**

**| 23.07.11 | 14h42  •  Mis à jour le 25.07.11 | 09h52**

Athènes Correspondance - Les députés traités de "voleurs", les policiers comparés à des "porcs" et à des "assassins", des affiches et des tee-shirts arborant le slogan en anglais *"Fuck the IMF !"*. Les images des manifestations récentes dans Athènes qui font le tour du monde ne donnent pas forcément l'impression d'une grande politesse hellène.

D'ailleurs, les Grecs sont-ils polis ? Rosalie, qui a fait ses études en France, est restée étonnée de voir quelqu'un lui tenir la porte pour la laisser passer. Les hommes grecs n'ont pas vraiment ce genre d'attention à l'égard des femmes. Les Grecs ne s'embarrassent pas vraiment de formes. Ils sont d'une rudesse balkanique. Les grands-parents - les *"papous"* et les *"giagias"* - restent au centre de la famille. Ils pensent parfois occuper la même position dans la société, et se sentent obligés de griller les files d'attente dans les administrations et de marcher sur quelques pieds en se précipitant vers une place assise dans le métro qui leur semble due.

En voiture, les insultes fusent. L'automobiliste imprudent qui s'arrête au feu orange ou qui ne redémarre pas au quart de tour se fait traiter de *"malaka"* ("connard"). Mais les choses ne sont pas aussi simples. *"Malaka"* est aussi un terme affectif qu'on utilise entre copains, comme le mot *"pousti"* ("pédé"). Tout est une question d'intonation. La politesse passe par les mots. On se salue, on se félicite, on se congratule, on se remercie à grands coups de superlatifs et de diminutifs affectifs. Ces formules ne sont pas des mots creux, ils révèlent une attention véritable à autrui, un souci des autres. On ne s'arrête pas à soi, il faut demander des nouvelles de toute la famille.

*"Si notre bonjour est devenu une formule creuse, en Grèce, c'est bien "bon jour !", et il y a d'ailleurs une manière de préciser avec le pronom personnel "kali sou mera", "bonjour à toi !" qui fait déjà du plus élémentaire salut un véritable voeu"*, écrit la traductrice Jeanne Roques-Tesson, dans un numéro de la revue *Autrement* consacré à la Grèce. Elle rattache ces multiples expressions à une superstition encore très présente, surtout dans les campagnes, où la formule de politesse est une façon de conjurer le mauvais oeil.

On ne se contente pas d'un bonjour. On souhaite également une bonne semaine et un bon mois. Quand on dit un simple salut *("geia sou")*, on souhaite la santé à son interlocuteur. On salue les naissances (*"na sou zissei"*, "qu'il te vive"), les diplômes, une nouvelle voiture ou simplement un nouveau vêtement, qu'on vous souhaite de porter *"me gieia"* ("avec santé").

Un tissu d'obligations sociales se crée, constitué de multiples attentions. En Grèce, on célèbre plus volontiers les fêtes que les anniversaires. A cette occasion on invite toute sa *"paréa"*, son groupe d'amis, qui est presque une deuxième famille. Les Grecs sont très choqués d'être invités par des étrangers, Français ou autres, qui leur demandent ensuite de payer leur part.

Quand on reçoit une assiette de nourriture, on doit la rendre pleine d'autres victuailles. *"On ne veut pas être en dette avec quelqu'un"*, explique Jeannne Roques-Tesson. Les obligations sociales se disent en Grèce *"hypochréossi"*, ce qui signifie "en dette". Par une forme suprême de politesse, la Grèce est l'obligée de l'Europe. Très endettée, très obligée.

Alain Salles - Article paru dans l'édition du 24.07.11

**Royaume-Uni : le stoïcisme de la file d'attente**

**| 22.07.11 | 14h37  •  Mis à jour le 03.08.11 | 10h55**



**Une file d'attente devant le magasin Harrods à Londres en décembre 2010.AFP/CARL COURT**

Londres Correspondante - En Angleterre, si vous ne voulez pas passer pour un cuistre, il vous faudra apprendre vite et beaucoup. Par exemple, on ne répond jamais "non", outre-Manche. On préférera le "je crains de ne pas pouvoir" (*"I'm afraid I can't..."*), tout aussi sans appel, mais en apparence tellement moins catégorique. Il vous faudra aussi, si vous êtes invité à dîner chez un autochtone, vous extasier sans ménagement sur les plats qu'il vous aura servis. Un simple *"c'était très bon, merci"* passera pour franchement désagréable. Au minimum, qualifiez donc le repas que l'on vous a offert de *"délicieux"*, *"brillant"*, *"merveilleux"*, voire *"fantastique"*.

On pourrait continuer cette énumération, mais comme la direction de la rédaction ne nous a commandé que 3 200 signes, il nous faut faire un choix. Et parer au plus urgent : vous éviter de commettre l'irréparable, ce que nos voisins britanniques considèrent sans doute être le comble de la grossièreté.

S'ils regardent avec une certaine tolérance ces *"Frenchies"* qui ne connaissent rien à leurs manières, il y a une faute de goût à leurs yeux rédhibitoire : doubler dans une file d'attente, ou, tout aussi impoli, y manifester son agacement, à coups de soupirs et d'yeux levés au ciel. La tentation est grande, il faut l'avouer, tout au long de la journée de se laisser aller à une certaine exaspération. Car, à Londres en tout cas, on fait la queue au moindre prétexte. Du matin au soir. Dans le métro, au Starbucks, au bureau de poste, chez le médecin, au supermarché, au pub... Partout, vous verrez cette file indienne qui ne supporte pas le désordre, où chacun attend son tour sans manifester le moindre signe d'irritation.

*"Le simple fait de prendre sa place dans une queue est l'une de ces choses qui font notre identité"*, a expliqué Phil Woolas en 2010, lorsqu'il était secrétaire d'Etat à l'immigration du gouvernement travailliste de Gordon Brown, et qu'il préconisait très sérieusement que tout candidat à la citoyenneté britannique soit soumis au test de la file d'attente.

Cette obsession ne date pas d'hier. Certains invoquent les fameux bus à impériale dotés d'une seule entrée pour l'expliquer. D'autres remontent aux années d'après-guerre, quand tout était rationné.

Pour David Savage, un économiste comportemental de la Queensland University of Technology, en Australie, il s'agit là d'un phénomène plus ancien : dans une étude qu'il a réalisée en 2009 sur quatre désastres maritimes, il a observé que les passagers britanniques du *Titanic* (coulé en 1912) étaient surreprésentés parmi les 1 500 morts, et ce parce qu'ils ont poliment fait la queue pour s'embarquer sur des canots de sauvetage quand les Américains, eux, n'hésitaient pas à jouer des coudes pour sauver leur vie.

David Stewart-David, qui sévit à l'université de Northumbria, avance une autre explication : *"En Grande-Bretagne, un des fondements de notre civilisation, c'est le premier arrivé, le premier servi."* L'universitaire a passé quatre années à pratiquer les files d'attente de plusieurs pays européens et à comparer les habitudes des uns et des autres : *"En Italie, par exemple, elles sont désordonnées, mais on laissera souvent une maman avec son enfant passer devant tout le monde."* Au Royaume-Uni, n'y comptez pas.

Virginie Malingre Article paru dans l'édition du 23.07.11

**Thaïlande : distance respectueuse au pays du Sourire**

**| 21.07.11 | 15h26  •  Mis à jour le 15.03.12 | 17h42**



**Yingluck Shinawatra fait le "wai", le salut traditionnel, paumes jointes à hauteur de visage, lors d'une conférence de presse à Bangkok, le 8 juillet 2011.AFP/NICOLAS ASFOURI**

Bangkok Correspondant - Comment se conduire au sein de la famille, avec les gens de l'extérieur, avec ses supérieurs, avec ses subordonnés, avec des inconnus... Au pays du Sourire, la liste des impératifs du *marayat* - "bon comportement" ou "savoir-vivre" -, que tout enfant thaï apprend à l'école et en famille, est longue. *"Si vous ne vous conformez pas à ces règles, vous ne pouvez pas vivre dans la société thaïe"*, explique "Jobe" - c'est son surnom -, un industriel de 39 ans qui appartient à la haute société de Bangkok : *"Dès l'enfance, on nous apprend à respecter les puyaaï*, *les personnes placées au-dessus de nous dans la hiérarchie."*

Les rapports sociaux obéissent à un certain nombre de codes en apparence contraignants. Mais si la politesse est une forme de respect, c'est aussi une façon de garder l'autre à distance. Sourire est un moyen d'éviter le conflit, de contourner d'éventuelles difficultés. Faire le *wai*, le salut paumes jointes à hauteur de visage, est un geste respectueux, mais il permet aussi d'éviter le contact physique dans une société à la fois pudibonde et tolérante.

*"Se mettre en avant, exhiber son savoir-faire est contraire à l'humilité attendue de chacun*, écrit Arnaud Dubus dans son guide *Thaïlande, histoire, société, culture* (La Découverte, 222 pages, 15 €). *Dans le monde intellectuel, ceux qui sortent de la norme sont considérés comme quelque peu dangereux ; il est préférable de ne pas entrer en relations avec eux."*

Le concept central de *krengchai* permet de se faire une idée des rapports entre les individus dans une société empreinte de réserve : cette expression, que l'on peut traduire par "je me sens gêné", "je n'ose pas", "je ne mérite pas", exprime *"une certaine humilité, chère aux Thaïs, qui pensent toujours au coeur et au sentiment d'autrui"*, relèvent Jean Baffie et Thanida Boonwanno dans leur *Dictionnaire insolite de la Thaïlande* (Cosmopole, 158 p., 10 €). Même si, ajoutent-ils, *"dire krengchai ne les empêchera pas finalement d'accepter ou de refuser votre proposition..."*

Plus largement, le *krengchai* permet d'anticiper tout conflit potentiel dans une société à la violence endémique : *"Tous les Thaïs savent qu'ils sont extrêmement vulnérables aux affronts, qu'ils peuvent perdre la face et que toute revanche, provoquée par ce qui est perçu comme une insulte, même non intentionnelle, peut avoir des conséquences pour le moins déplaisantes"*, explique l'anthropologue Niels Mulder dans *Inside Thai Society* (Silworkbooks, 2000).

*"Il s'agit de minimiser toute friction sociale"*, complète Worapath, un homme d'affaires à la retraite. Mais les comportements sont peut-être en train de changer. *"Par exemple,* regrette-t-il, *la règle de bienséance impose de légèrement se courber quand on passe devant des personnes plus âgées. C'est un réflexe qui est en train de se perdre chez certains jeunes."*

La politesse traditionnelle pourrait-elle laisser la place, dans certains milieux, à des comportements plus directs, de type occidental ? Pour l'heure, ces attitudes restent souvent jugées par les Thaïlandais comme trop brutales et dépourvues de retenue...

Bruno Philip - Article paru dans l'édition du 22.07.11

**Californie : au pays des surfeurs, pas si cool**

**| 20.07.11 | 15h31  •  Mis à jour le 03.08.11 | 10h56**



**La politesse est aussi de mise au pays des surfeurs. REUTERS/ROBERT GALBRAITH**

Los Angeles Correspondance - Un New-Yorkais qui apprécie beaucoup de vivre en Californie explique ainsi l'évolution de la politesse américaine dans la migration d'Est en Ouest : *"A New York, on vous jette le sac de commissions à la figure, et vous risquez de vous faire écraser en sortant ! Dans le Middle West, déjà on vous dit : "Merci d'avoir fait vos courses ici !" En Californie, on vous raccompagne avec vos paquets jusqu'à votre voiture !"*

C'est vrai, les rivages du Pacifique ont une tradition de courtoisie et un usage abondant du *"thank you"*. On y lance facilement à un(e) inconnu(e) : *"How are you today ?"*, désopilant au début, mais auquel on s'habitue à répondre : *"Fine, thank you ! And you ?"* Ces mots de politesse échangés sont peut-être superficiels, mais fort agréables dans une vie quotidienne où, pour un temps, les rapports sont civilisés et où, dans un magasin, *"le client est roi"*.

Difficile de ne pas apprécier les douaniers de l'aéroport de Los Angeles lorsqu'ils vous rendent vos papiers avec ces mots de bienvenue : *"Welcome home !"* Vous revenez au paradis, vous rentrez dans la sphère du *"Be Nice"*.

Alors pourquoi le dernier classement du magazine *Travel and Leisure* place-t-il la mégalopole de Los Angeles en tête des villes les plus grossières (*rude cities*), détrônant pour la première fois New York, dont les habitants sont connus pour être aussi nerveux et désagréables que des Parisiens ? Réponse : la faute à l'automobile.

La *car culture* - avec ses autoroutes encombrées, ces heures énervantes gâchées dans les embouteillages, ces rendez-vous manqués - aurait transformé des êtres naturellement cool et détendus en chauffards hurlants et prompts à des gestes grossiers. Et demandez donc aux piétons de Los Angeles, ces braves gens qui se déplacent encore à pied et s'aventurent à traverser sur les passages cloutés, s'ils ne pratiquent pas une activité à hauts risques ! Seule oasis de politesse à Los Angeles, selon le même magazine : les magasins de luxe, où tout client potentiel est traité comme une star et se voit dérouler l'imaginaire tapis rouge.

Quelques conseils : arrivez plutôt à l'heure à un dîner, avec une bouteille à une party, et évitez de recevoir un Oscar en mâchant du chewing-gum, même ici c'est mal vu (et sonore). A la plage, attention aux codes de conduite, car les surfeurs californiens ont un sens aigu de leur territoire. N'allez pas nager sur leurs vagues, n'osez pas surfer si vous n'êtes pas un habitué du lieu, car ces *beach boys* vous prieront d'aller bouger ailleurs, vous traitant de *"barney"* (mauvais) ou de *"kook"* (inexpérimenté). Vous pourriez y laisser votre tête, car rien n'est plus redoutable qu'un surfeur californien planche au pied !

En publiant *I See Rude People* (McGraw Hill, 2010), qu'on pourrait traduire par "Je vois des gens grossiers", Amy Alkon a entrepris une croisade tous azimuts pour rétablir les bonnes manières dans notre société. Dans le premier chapitre, elle appelle Harry, qu'elle a entendu hurler son numéro de téléphone dans un café Starbucks. *"Non, vous ne me connaissez pas, mais je sais bien des choses sur vous"*, lance la journaliste blogueuse de Los Angeles, élégante, souvent gantée en dépit du laisser-faire vestimentaire ambiant. Elle n'hésite pas à accuser la nouvelle technologie cellulaire d'une sérieuse érosion de la politesse dans les espaces publics.

Claudine Mulard - Article paru dans l'édition du 21.07.11

**Russie : surtout, ne pas sourire**

**| 19.07.11 | 15h58  •  Mis à jour le 03.08.11 | 10h56**



**Au pays de Tolstoï, mieux vaut afficher un visage de marbre et parler par injonctions - ici, le romancier et dramaturge russe Léon Tolstoï en 1909.AFP**

Moscou Correspondante - Est-ce parce ce que le bonjour russe, *"zdravstvouite !"*, est si difficile à prononcer qu'il a tant de mal à venir ? Lancé à un voisin, le mot n'appelle en général aucune réponse, pas un signe de tête. Ainsi l'auteure de ces lignes, installée dans le même immeuble moscovite depuis plus de cinq ans, a dû attendre deux bonnes années avant d'obtenir un franc bonjour ou un petit signe de tête de la part de ses voisins.

Le sourire est encore plus rare. Sourire, en Russie, est souvent interprété comme un aveu de faiblesse de la part de celui qui l'esquisse, ou, pire encore, comme le signe de quelque requête à venir. Il faut le savoir : la méfiance du Moscovite de base est d'autant plus en éveil que vous vous évertuez à faire apparaître vos dents.

*"Je déteste la façon de sourire des Américains, c'est trop mécanique... Cette denture qui apparaît, c'est animal et hypocrite"*, dit Macha, 45 ans, psychologue au sein d'une ONG. *"Les Russes sourient surtout à l'aéroport, quand ils reviennent de leurs vacances à l'étranger"*, fait remarquer Katia, interprète et grande voyageuse. Une plaisanterie du cru résume assez bien la situation : *"Aux Etats-Unis, les gens affichent sur leur visage une fausse politesse ; en Russie, ils manifestent une haine sincère."*

Au pays de Tolstoï, mieux vaut afficher un visage de marbre et parler par injonctions, il en va de votre crédibilité. Un soir de janvier, par - 28 °C, je trouve, devant la porte d'entrée de mon immeuble du quartier de l'Arbat à Moscou, une inconnue en train de composer, en vain, le code d'entrée. J'ouvre la porte et lui fais signe d'entrer. La femme s'engouffre, fouille dans son sac. Elle veut me montrer ses papiers. *"Inutile, je vous fais confiance"*, lui dis-je. C'était le mot de trop ! En un quart de seconde, la silhouette frigorifiée se mue en procureur et pointe sur moi un doigt accusateur : *"C'est incroyable ! Vous laisseriez vraiment entrer n'importe qui ! Quelle inconscience !"*

Dans "La Langue russe au bord de la crise de nerfs" (non traduit, Znak, 2009), l'étymologiste Maxime Krongaouz éclaire les différences de comportements. *"Deux personnes qui ne se connaissent pas se croisent dans un immeuble ou se retrouvent dans l'ascenseur.* (...) *S'il s'agit d'un Allemand, d'un Français, d'un Américain, ils vont se saluer, ce que ne feront jamais deux Russes qui ne se connaissent pas."* Pour un Occidental, sourire ou dire bonjour est une façon de manifester ses bonnes intentions. En Russie, une telle attitude est suspecte. La règle, ici, c'est l'indifférence. Face à un interlocuteur fortuit, il faut fermer toutes les écoutilles et afficher un regard de poisson mort. Selon Maxime Krongaouz, le message est le suivant : *"Tu n'existes pas pour moi, c'est pourquoi je ne représente aucun danger pour toi."*

Ces dernières années, il est vrai, les règles de la politesse ont changé. Les portes battantes du métro ne vous sont plus automatiquement balancées en plein visage, les automobilistes ralentissent, voire s'arrêtent aux passages cloutés, et, dans les magasins, vendeurs et caissières se fendent désormais d'un sonore *"zdravstvouite !"*.

Supermarchés, pharmacie, compagnies aériennes, banques ont formé avec succès leur personnel à l'accueil des clients. Et voilà que le sourire a fait son apparition. Mais il ne faut pas trop demander. Les gardes-frontières, les vendeuses de tickets de métro, les chauffeurs de bus et bien d'autres employés du secteur public continuent d'afficher l'amabilité d'une porte de prison, apanage de ces personnes dont la tâche est particulièrement grave ou dont l'existence est un enfer. Ou les deux.

Marie Jégo - Article paru dans l'édition du 20.07.11

**Japon : le cérémonial de la courbette**

**| 18.07.11 | 14h53  •  Mis à jour le 03.08.11 | 10h56**



**Le président américain Barack Obama s'inclinant devant l'empereur du Japon, Akihito, à Tokyo en novembre 2009.REUTERS/JIM YOUNG**

Tokyo Correspondant - *"Je vous remercie d'avoir utilisé nos services et je vous prie de bien vouloir me présenter vos billets."* A l'entrée du wagon, le contrôleur a enlevé sa casquette, prononcé ces quelques mots puis il s'est incliné avant de commencer son travail. Il ne réveillera pas le dormeur. La vérification terminée, nouvelle courbette avant de tourner les talons. La courtoisie au Japon commence dans le service : le sourire, la déférence et les remerciements, que l'on ait consommé ou non, sont de mise. Quant à la vendeuse d'un grand magasin, elle se déplace le plus souvent pour indiquer un rayon cherché.

Les courbettes sont le rituel de politesse quotidien le plus remarqué des étrangers - souvent non sans une ironique condescendance. Elles sont codées : l'inclinaison est plus ou moins longue et profonde selon le statut social des personnes qui se saluent.

Société formaliste, le Japon a l'un des codes de politesse parmi les plus élaborés en dépit de l'occidentalisation apparente des comportements. Il y a une étiquette pour presque toutes les conduites personnelles en fonction du rang, de l'âge, du sexe et des situations. La politesse s'exprime dans le langage (mots, expressions, tournures de phrase de déférence ou d'humilité situent le rapport à l'autre) comme dans ce long échange de "banalités" qui ponctuent une première rencontre.

Le début d'un repas est généralement marqué par une formule (*itadakimasu*) de remerciements qui s'adresse aux divinités ou à celui qui l'a préparé.

Les échanges de dons - cadeaux ou enveloppes contenant de l'argent à la décoration particulière selon les circonstances - sont aussi codés. Autant que le contenu, c'est l'emballage qui compte : l'art du paquet sera l'expression du goût, du raffinement de celui qui offre. Le protocole de présentation du cadeau est accompagné d'une formule dépréciative( *"un petit rien"*) et le paquet ne sera pas ouvert en présence de celui qui l'a offert. La fin d'une visite sera marquée de formules d'excuses de l'embarras causé - même s'il n'en est rien.

Ce code complexe de politesse - dont il n'est pas attendu d'un étranger qu'il en connaisse les arcanes - reflète une conception de la société dans laquelle l'individu se positionne par rapport aux autres et cherche à adapter son moi à une situation et non à l'imposer. Au lieu de se référer à une norme supposée universelle ou transcendante (idéal, Dieu), l'individu japonais se donne pour repère le contexte social - loin de l'égotisme surestimant l'autonomie individuelle du moi, "micro-tout" supposé maître de ses choix.

Le code de politesse nippone n'est qu'une forme : il ne s'inscrit en rien sur le registre de la "sincérité" ou de l'excessive humilité. Il se veut une expression de considération pour l'autre, non d'empathie.

L'étiquette vise ici, par la minutie de ses codes, à maintenir le lien social par des conduites appropriées et à introduire ainsi une pondération dans les relations entre personnes. Elle peut être pesante. Des jeunes s'en détournent ou se perdent dans les formules de politesse. Le rituel des emballages, grand consommateur de papier, est en outre peu écologique...

Tout évolue. Mais demeure la question posée par Roland Barthes dans *L'Empire des signes* à son retour du Japon : *"Pourquoi un rapport informel est-il plus souhaitable qu'un rapport codé ?" "Etre impoli, est-ce être vrai ?"*

Philippe Pons - Article paru dans l'édition du 19.07.11